

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes.

VOL. I

MONTREAL, SAMEDI, 4 OCTOBRE 1884.

No. 41

Le Journal du Dimanche

BOITE 2,029, BUREAU DE POSTE, MONTREAL.

ABONNEMENT: Un an, \$2; 6 mois, \$1; Le numéro, 3c.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

BUREAU: 25 rue Ste-Thérèse, coin de la rue St-Gabriel.

J. C. DANSEREAU, RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

Heure d'Amour.

Oh ! rouvre tes grands yeux dont la paupière tremble,
Tes yeux pleins de langueur
Leur regard est si beau quand nous sommes ensemble,
Rouvre-les ; ce regard manque à ma vie, il semble
Que tu fermes ton cœur.

Que m'importe la vie et l'éloge ou le blâme,
Et les fragiles biens,
Et tout ce qu'on espère, et tout ce qu'on proclame,
Pourvu que je t'écoute et que tes yeux, chère âme,
Se plongent dans les miens ;

Pourvu que, m'élançant vers le ciel où m'attire
Le rayon de la foi,
Je redescende enfin, vaincu par ton sourire,
Jusqu'aux terrestres lieux qui ne pourraient suffire
A mon âme sans toi !

Non, je n'oublierai pas...

Non, je n'oublierai pas,—quel que soit l'avenir,
Quel que soit l'horizon de ma courte existence ;
Qu'une teinte dorée ou sombre le nuance,
Qu'il soit pur de nuage ou prompt à se ternir ;—
Non, je n'oublierai pas cette ivresse imprévue,
Qu'éveilla dans mon cœur la première entrevue,
L'ineffable penchant qui m'entraînait alors,
Et les charmes divins d'un amour sans remords,
Et surtout comme un vent de rose ou de cinname,
Le parfum de votre âme enlacée à mon âme.
Non, je n'oublierai pas ce gracieux coup d'œil
Qui révélait déjà la langueur et le deuil,
Ce sourire tremblant, cette voix tout émue
Qui s'échappe d'un cœur qu'un tendre instinct remue.
Non, je n'oublierai pas que dans vos yeux serreens
Je crus apercevoir la trace des chagrins ;
Non, je n'oublierai pas l'aveu sous l'aubépine,
Premier aveu d'amour qu'un silence termine,
Et vos touchants regards que mes regards troublaient,
Et nos entretiens d'âme et nos mains qui tremblaient.
Non, je n'oublierai pas,—ce souvenir, je l'aime,—
Que j'ai vécu longtemps plus en vous qu'en moi-même,
Que vous vintes à moi, fugitive du ciel,
Douce comme Sara, pure comme Rachel,
Et que sur le chemin nos voix se répondirent,
Et qu'autour de mon cœur vos ailes s'étendirent.
Non, je n'oublierai pas,—mon œil déjà fermé,
A cette heure dernière où l'âme s'évapore,
Mon œil, pour vous revoir, se rouvrirait encore ;—
Non, je n'oublierai pas que vous m'avez aimé.

CHRONIQUE.

Où va le monde, où va la société ? Le monde, la société, c'est vous, c'est nous. Où donc allons-nous ?

Il n'y a plus de principe, plus de sentiments nobles et généreux. Le cœur s'émousset et l'âme s'abaisse à ce qu'il y a de plus matériel. Où voit-on de ces aspirations élevées qui reflètent une dignité de soi-même en harmonie avec la grandeur de l'humanité ? On est devenu matériel, prosaïque et incapable de s'élever jusqu'aux idées qui découlent des principes et jusqu'aux principes qui expriment des idées. On croit pouvoir se passer de réflexion, de raisonnement et même d'honneur.

C'est une décadence de l'esprit, une dégradation de cœur et un abaissement de l'âme qui donnent le niveau moral de la société moderne.

Parcourons à vol d'oiseau les Etats-Unis, la France et notre pays, hélas ! où l'affaiblissement moral fait son œuvre funeste à travers les générations. Le scandale est devenu à l'ordre du jour. Il n'y a plus rien de surprenant, plus d'acte de démoralisation qui ne puisse arriver. On commence à se faire à cette vie d'aventures ; le jugement se fausse petit à petit, le sentiment des convenances s'altère peu à peu, et chaque année on descend un degré dans l'échelle sociale. Où s'arrêtera-t-on ?

On a pour ainsi dire ôté les bornes qui pouvaient encore retenir la société dans les limites du juste, du vrai et du bien. Je veux dire le mariage qu'on ne considère plus maintenant comme institution divine qui est cette arche sainte portant les destinées des peuples comme le bonheur des individus.

Dieu a institué le mariage et l'homme a établi le divorce. L'Eglise l'a fait indissoluble, mais la loi le soumet au caprice. Le mariage n'est plus qu'un marché, un bail à terme. On ne pouvait trouver de moyen plus sûr pour saper la société dans sa base.

Comme on a enlevé tout le sublime de cette grande institution, on ne la traite plus qu'avec mépris. Comme on y entre sans respect, on se marie sans dignité. Aussi que voyons-nous ? Les jeunes filles se font enlever par leur cocher. On n'entend plus parler que de cela. Et si le mari ne plaît pas, on divorce, puis on en prend un autre. Quelle démoralisation !

On méconnaît l'autorité paternelle, on vit dans un siècle d'émancipation qui est un mauvais présage pour l'avenir.

Les Etats-Unis sont les plus avancés sous le rapport de l'abaissement moral. Les Anglais sont trop aristocrates, mais les Américains sont trop démocrates. Les premiers font des mariages de convenance, c'est-à-dire lorsque la position et la fortune se rencontrent ; les derniers mettent de côté toute convenance sociale pour le plaisir d'une aventure.

Que de fois ne lit-on pas dans les journaux qu'une jeune américaine est allée en promenade

chez ses parents dans une ville voisine. Son amant va la rejoindre. Un bon jour il lui dit : "marions-nous." "C'est bien," dit-elle. Le mariage est conclu sans autre réflexion.

Pour obvier aux inconvénients de tels mariages sans réflexion, il a fallu instituer le divorce. On veut réparer un mal par un autre encore plus grand.

Cette année ce sont les cochers qui ont la vogue. Cet état va devenir une position très importante pour ceux qui voudront entrer dans la première société américaine.

On vit dans un siècle où le cheval joue un grand rôle auprès du beau sexe—en certains lieux. Les soins du ménage ne comptent pour rien et on ignorera le premier de ses devoirs. S'instruire n'est bon tout au plus que pour ces esprits d'élite que l'ignorance méprise et que l'esprit vulgaire dédaigne. Pour ces cœurs desséchés et ces esprits futiles, c'est le cheval qui est l'objet de leur admiration. Lorsqu'ils sont montés sur cette bête, ils se croient beaucoup au-dessus de ceux qui sont capables de marcher seuls.

S'élever de toute la hauteur d'un cheval au-dessus des autres ! c'est beau pour ces esprits vulgaires qui sont incapables d'apprécier le mérite intellectuel. Leur rêve—quel idéal—est d'avoir des chevaux d'en causer au salon et de les visiter à l'écurie. Bien des jeunes filles ont gravé dans le cœur ces mots baroques, le langage du cheval qui a remplacé le langage des fleurs :

" Dans la montée ne me trotte pas,
Dans la descente ne me galope pas,
Sur le chemin plat ne me ménage pas,
A l'écurie ne m'oublie pas."

Cette sublime poésie les entraîne irrésistiblement vers le cocher. Comme il est toujours avec le cheval, il vient à prendre de ces qualités qui sont l'idéal de certaines jeunes filles. Elles adorent le cheval et elles marient le cocher. Rien de plus naturel pour ces *chevalières*.

Ces jeunes filles sont douées d'un goût délicat et exquis qui témoigne d'une grande délicatesse d'esprit et d'une sensibilité d'un cœur qu'on ne trouve que chez ces âmes poétiques dont le sentiment du beau révèle un grand caractère. Pour elles le beau idéal, c'est le beau cheval. C'est un goût qui leur font honneur et qui dépeint avec un naturel désolant cet instinct qui forme un lien de sympathie avec les descendants bien dégénérés de Pégase. La mythologie rapporte que ce cheval ailé fit, d'un coup de pied, sortir de l'Hélicon la fontaine de l'Hypocrène où les poètes puisaient l'inspiration. Les eaux cristallines de cette fontaine merveilleuse sont bien changées. Les jeunes filles n'y trouvent plus que l'inspiration d'épouser le cocher de leur père et de s'enfuir prosaïquement.

C'est encourageant pour des parents, de donner une bonne éducation à leurs filles et de les élever comme des petites princesses pour en faire des *chevalières*. Le père engage un domestique et voilà

qu'un bon matin il se trouve avec un gendre. C'est une transformation peu agréable pour la famille.

Ces scènes disgracieuses ne se passent pas que chez les étrangers. Nous avons vu à Montréal des jeunes filles de premières familles épouser le cocher de leur père. Il y en a d'autres qui font pis que cela : elles épousent des mauvais sujets, parce qu'ils ont de l'argent. Ceci dépend encore de l'influence du cheval. On a horreur d'aller à pied, et l'on veut rouler carrosse à tout prix. Pour cela on prend un homme riche. C'est la seule qualité qu'on recherche. Les mérites ne comptent pour rien auprès de ces âmes vulgaires. Pour certaines personnes l'homme qui va à pied, ne vaut pas le mécréant qui est à cheval. Nous leur donnons à méditer ce vers du poète :

Les vertus sont à pied, le vice est à cheval.

Le sentiment de sa propre dignité est tellement affaibli, surtout aux États-Unis, qu'on est obligé d'exercer une surveillance bien humiliante pour celles qui en sont l'objet. Ces mesures de sûreté ne sont pas sans raison. Le soir les parents se demandent :

« Les filles sont-elles renfermées à clef ?

« Le cocher est-il enchaîné ?

« Le piège est-il tendu pour prendre le bou-cher ?

« Maintenant chloroformons le jardinier et allons nous coucher. »

C'est le seul moyen à prendre pour prévenir les enlèvements. Si nous comptions maintenant celles qui n'ont pas d'occasion de se faire enlever, et qui le déplorent, nous aurions une idée juste de cette ère d'émancipation qui expose sans cesse les familles. Il est temps que l'épidémie s'arrête. Elle a déjà fait trop de victimes depuis quelque temps.

FERNAND.

Tombee des Feuilles.

Comme un songe riant l'été vient de s'évanouir. Emporté sur les ailes d'un vent âpre et froid, amoncellant de sombres brouillards autour de lui, l'automne s'avance et souffle sur nos campagnes.

Adieu ! les vertes prairies, les courses folles à travers les champs, la chasse aux papillons nacrés, adieu ! mystérieuses voix des ramées, bosquets charmants enfouis sous les verts liserons et témoins de nos joyeux ébats, adieu ! ruisseaux serpentant au milieu de nénuphars et qui nous avez si souvent bercés sur vos vagues molles et limpides, adieu ! belle nature ! tout s'envole, tout se disperse sous les âpres baisers des vents d'automne.

Maintenant les grands arbres gémissent et combent les ravins de leur dépouille jaunie. Les chantes ailés des forêts suspendent leur mélodie et vont chercher un refus dans les angles creux des vieux chênes ; la colombe ne fait plus entendre son léger roucoulement, les tanniers se remplissent d'hôtes inconnus, tout fait silence, c'est l'automne, amis, c'est l'automne.

L'âme comme la nature se sent gagner par une tristesse vague, elle pleure ses beaux jours-évolés.

Tout un cortège de douces illusions disparaît dans les dernières lueurs qui dorment encore notre horizon ; entre l'espérance qui s'enfuit et les jours sombres à venir, nous flottons confusément.

L'automne ? Oh ! que ce mot réveille en moi de mornes souvenirs, comme il remue les cendres de mon cœur pour en faire rejaillir encore ces parcelles de feu qui me consomment, comme il scrute jusqu'au plus profond de moi-même, comme il tourne mon être en tout sens pour me faire remonter aux lèvres, ce cri que je voudrais toujours taire et dont l'écho tient maintenant tant de place dans ma vie : « Elle est morte. »

Elle est morte : non, elle n'est plus là, et cette saison qui m'apporte encore dans ses rafales le souvenir de ses dernières palpitations, de ses paroles qui résonnent encore à mon oreille depuis une année, cette saison qui fait pencher plus bas les cyprès sur sa tombe déserte, quelque puisse être la noire mélancolie dans laquelle elle plonge l'humanité, je la bénis de tout mon cœur et je la désire.

O mes amis, vous ne l'avez pas vu, cette pauvre enfant qu'un mal intérieur minait souvent, vous n'avez pas vu ses joues se décolorer peu à peu et revêtir de cette teinte bleuâtre, signe précurseur de la visite de l'ange funèbre, vous n'avez pas senti sur vos lèvres son dernier baiser, voluptueuse effluve du cœur, par lequel s'est évaporé son dernier rayon de vie, vous ne voyez pas ce qui me lie encore à cette ombre si chère qui hante toujours mes nuits ? O mon Dieu ! quelle fatale soirée pour moi et comme elle m'en rappelle une autre plus fatale encore.

Amis, vous avez compris ce qui faisait ma douleur et vous me demandez sans doute le nom de cette ange que j'ai perdu ? Son nom ! pourquoi vous le dire, quand je l'ai refusé même au marbre qui recouvre sa frêle dépouille, qu'il vous suffise, amis, de savoir, qu'aujourd'hui en remontant le cours d'une année, jour pour jour, la pauvre enfant m'a laissé pour aller dormir au cimetière au milieu des grands saules pleureurs, qu'elle était jeune. Elle, bonne et douce, qu'elle était la joie de son foyer, qu'une phthisie lente la rongait et qu'aux premiers de la saison brumuse, comme un fruit subitement arraché de son rameau, la bise nous l'a enlevée.

Combien j'ai souffert ! combien je regrette encore les heures passées auprès d'elle à l'entendre me murmurer des paroles d'amours, à la voir me montrer de loin l'avenir tout chargé de roses et chasser de mon front soucieux les tristes pensées qui l'obsédaient. Combien je me rappelle cette résignation douce et sereine qui se peignait sur son front frappé d'une aile invisible. Quels rêves d'avenir nous faisions quand sous les verts peupliers, l'oreille tendue aux concerts des forêts, la main dans la main nous repassions dans notre esprit cette longue suite de félicités qui semblaient nous être réservées.

Mais, hélas ! c'est au plus beau moment du rêve que la vision s'évanouit ! Un jour le mal ne laissa plus de doute sur sa nature, et depuis ce temps je n'ai plus souri. Mais elle, elle gardait toujours ce calme céleste sur ses traits, aux étreintes avec la mort, son sourire était plus doux.

C'était un soir, nous étions assis l'un auprès de l'autre et nous regardions en silence tomber les feuilles jaunies des érables. J'avais comme le pressentiment d'un malheur prochain, il me semblait que chaque feuille que la bise faisait tourbillonner et lançait sur le grand chemin, emportait un à un mes plus beaux rêves d'autrefois. Jamais je ne l'avais vue aussi pâle.

Tout-à-coup, elle leva le bras vers la forêt et me dit d'une voix qui n'avait plus les accents humains :

— Écoute, cet arbre, là-bas, n'aura pas encore perdu toutes ses feuilles que j'aurai dit adieu à tout ce qui m'est cher en ce monde. O cher ami, résignons-nous, il le faut, je sens la vie m'échapper rapidement, promets-moi quand je serai déposée là bas au cimetière, de cueillir parmi les dernières feuilles de ces arbres assez pour m'en faire une couronne dont tu orneras ma tombe en souvenir de cette dernière soirée où nos confidences n'ont eu pour témoins que nos cœurs et Dieu seul. Tu les déposeras en priant loûnement et en pensant à moi, ta pauvre amie, qui t'aimeraï jusque dans la mort. Et je le lui promis.

Le lendemain elle était morte.

A quelques jours de là j'allai au cimetière remplir pour la première fois ma promesse.

MARCO.

Le talent artistique au Canada.

Relativement à sa population, le Canada est peut-être le pays qui compte le plus de talents artistiques. Il n'y a pas un peuple qui ait fourni à l'art musical des artistes aussi bien doués de la nature que nos musiciens et nos cantatrices. Ils ont été appréciés, acclamés et couronnés par les pays étrangers.

Albani n'a pas eu sa supérieure sur la scène européenne ; elle a suscité l'admiration et l'enthousiasme par la beauté de sa voix et la grandeur de son génie musical.

Les succès peu ordinaires qu'ont remportés nos célébrités artistiques font honneur à la nationalité canadienne et nous devons leur rendre au moins le même hommage qu'ils reçoivent à l'étranger.

Comme les perles, les artistes ne se forment pas, mais ils se trouvent. La Providence leur a départi une parcelle de génie qui tient plus du merveilleux que du naturel.

Nous serons bientôt à même d'apprécier tout le merveilleux de cet art divin, toute la douceur, la beauté et la richesse de la voix ; car lundi prochain le public canadien aura l'avantage d'entendre une artiste distinguée, qui est une des nôtres. Réjouissons-nous en et sachons apprécier son mérite.

Après un an d'études à Paris où Madame Robert est allée perfectionner auprès des maîtres de l'art, le talent merveilleux dont elle est douée, a bien voulu se rendre aux instances du public amateur qui est désireux d'entendre celle qui a su faire les délices du monde parisien par le charme et l'ampleur de sa voix. Il fallait que Madame Robert possédât un talent tout à fait exceptionnel pour remporter tant et de si beaux succès sur le théâtre parisien où elle avait à paraître au milieu des artistes les plus distingués.

Il n'y a peut-être pas une seule cantatrice qui ait eu un début aussi brillant que Madame Robert. Les journaux parisiens nous rapportent qu'un grand nombre de personnes de haute distinction était allé l'entendre, ou plutôt la juger, mais elle n'a fait que des admirateurs de ceux qui se proposaient d'être ses juges.

Sa voix fraîche et sympathique, d'une souplesse remarquable et d'une douceur ravissante, empoigne l'auditoire, le charme et le séduit. La nature a prodigué à sa voix tout ce que l'harmonie a de plus délicieux et ce que l'art a de plus cultivé.

Elle se fera une réputation brillante et la renommée fixera son nom au firmament du monde artistique comme une étoile de première grandeur, à côté de celui de la Patti et de l'Albani.

Madame Robert doit partir aussitôt après son concert pour continuer ses études en Italie où elle passera plusieurs années. La diva canadienne ne manquera pas de cueillir là bas des lauriers qui feront honneur au Canada.

La société montréalaise aura la bonne fortune de l'entendre lundi, le 6 octobre, au Queen's Hall où des artistes distingués figureront à côté d'elle.

Il vient de s'inventer au Canada un article qui est nécessaire à tout le monde, et qui est destiné à rendre de grands services aux familles : c'est le nouveau fer à repasser. Il dispense de se servir du poêle, ce qui est très commode, surtout en été. Ce fer a la forme d'une cheminée de lampe et il est chauffé au moyen d'une petite lampe en fer blanc ou par le gaz indifféremment. Tout le monde devra se le procurer.

On peut voir la forme dans l'annonce qu'il y a dans notre journal.

CA ET LA.

M. Archibald Chaussegros de Léry Macdonald, de Montréal, a épousé ces jours derniers, Mademoiselle Dumontine Globensky, fille de M. C. A. M. Globensky, seigneur de St. Eustache.

Le concert de Madame Robert, notre nouvelle diva canadienne, qui doit avoir lieu lundi, le 6 octobre, au Queen's, promet d'avoir un grand succès. L'élite de la société montréalaise sera présente et est anxieuse d'entendre M^{lle}. Robert, et d'apprécier le talent de celle qui est déjà une des plus grandes cantatrices qu'il nous a été donné d'entendre. Le prix du billet n'est que de \$2.00.

On demandait à quelqu'un ce qu'il pensait du divorce. Il répond : "Ça ne vaudra jamais le veuvage."

Un Anglais, qui a épousé une dame très riche, par l'intermédiaire d'un agence matrimoniale, rencontre un de ses amis le lendemain de ses noces.
—Eh bien, lui demande celui-ci, votre femme ?
—Aoh ! je vais assurer elle contre l'incendie.
—Elle est donc bien inflammable ?
—Yes, elle a une jambe de bois.

Nous n'en sommes plus à compter les succès remportés par les élèves de M. A. Leblond de Brumath, nous ne pouvons que les citer. Les cinq candidats qu'il présenta aux examens préparatoires à l'étude de la médecine, en mai dernier, furent reçus tous les cinq.

Aujourd'hui, il en présente deux, qui sont admis tous les deux, M. Laberge avec le no. 9, M. Mount avec le no. 12. Nous ferons observer que dix-neuf candidats seulement viennent d'être admis. Au rester, M. Leblond est bachelier de l'Université, de France, auteur de la *Vie de Mlle Mance*, et membre de la Société de Géographie de Lille.

Leçons : Rue St-Denis, 251.

La Greve des Fleurs.

C'était ce qu'on est convenu d'appeler un élégant de nos jours. Il passait à la course à travers les fleurs.

Or, parmi les touffes d'herbe, il écrasa un bluets une marguerite et la botte de l'homme, en prenant son élan, avait froissé un coquelicot. Le coquelicot se releva le premier, rouge de colère.

—Rustre ! manant ! dit-il d'un ton indigné. Ça ne peut pas faire un pas sans commettre une maladresse. Je vais en avoir pour trois jours à me remettre. A-t-on idée de porter des chaussures pareilles ! Je suis abimé, et plus encore qu'abimé, navré !...

Le bluets s'était un peu redressé, et la marguerite avait fait un léger mouvement. Le coquelicot vit qu'on l'écoutait. Il continua :

—Oui, navré ! Mais pas tant à cause du mal que j'ai qu'à cause de celui qui me l'a fait. Il y a des blessures qu'on supporte, il peut même y avoir des coups qu'on aime ! N'ai-je pas entendu dire, par des passants qui cheminaient ici près, sur la route, que certaines femmes aimaient être battues par leurs maris ? Tu ne sais peut-être pas ça, toi, la marguerite, qui ne connais que le tendre début

des amours ?... Il paraît que c'est ainsi pourtant. Et, par ma foi, aujourd'hui, je le comprendrais presque ! Hélas ! c'est notre lot, à nous autres fleurs, d'être abimées et piétinées. Les hommes sont cruels pour nous, sans le vouloir ! Plus à plaindre qu'à blâmer, les malheureux. L'humble et fragile poésie des choses leur échappe le plus souvent. Dans leur vie comme sur la terre, ils marchent dessus sans y prendre garde. Seulement celle de la terre renait sans cesse, tandis que celle de la vie ne fleurit pas !...

Mais voilà, pourquoi fleurissons-nous toujours, nous ? Il y a là une injustice... Nous devrions être libres de nos actes, et n'étaler nos couleurs au soleil que quand il nous plairait. Tenez, cette terre où nous sommes est en deuil, n'est-ce pas ? Hé bien, pourquoi la décorons-nous ? Pourquoi en nous épanouissant chaque été, lui donnons-nous cet air de fête, qui ne saurait être qu'un mensonge ? Qu'est-ce que c'est que cette complaisance qui ressemble à une trahison ? Alors, nous oublions le passé, nous le renions ; nous amnistions les crimes du destin ? Nous disons ; tout est bien, et pourvu que le ciel nous verse tour à tour la chaleur et la pluie, nous ne nous occupons pas de savoir dans quelle terre plongent nos racines... Nous sommes les dociles esclaves de tous les maîtres, et notre indifférence est la complice muette de toutes les tyrannies ?...

Et j'affirme que c'est à nous dégouter de notre métier de fleurs. Je m'étonne seulement que la vieille déesse Nature, de qui nous relevons toutes, ne l'ait pas compris plus tôt, et je vais lui faire porter plainte par le premier chardonneret qui viendra se poser au buisson voisin !...

La marguerite quoique bien malade, fit un effort et profita d'un souffle de vent pour se tourner vers le coquelicot.

—Tu as raison, dit-elle d'une voix faible, et je joindrai ma plainte à la tienne. Je n'avais pas besoin que ce butor me couchât par terre pour trouver que notre sort n'est plus tenable et protester contre sa cruelle rigueur ! Certes, je suis d'humeur patiente, et ma douceur est pareille à celle des jeunes filles dont j'ai coutume de couronner le front. Mais il y a fin à tout. Moi aussi je me révolte, et je pense que le temps de la résignation est passé. Ma blancheur immaculée est la joie des prés et des champs qu'elle parsème comme d'une pluie d'étoiles. Mais ces prés et ces champs ne peuvent plus être joyeux ; même par les plus beaux jours d'été, la transparence de l'air s'y charge de tristesse, et nous le sentons bien, nous, les filles de la terre, peser sur nos tiges frêles, ce voile de mélancolie que peut-être les yeux des hommes ne voient pas. C'est au point que les gouttes de rosée me fatiguent, et que j'y crois retrouver l'amertume des larmes !

Car je connais le goût des larmes, moi que tant de beaux yeux ont mouillée, dans l'abandon naïf des confidences amoureuses. Que de fois je les ai vus se fixer sur moi, les clairs yeux bleus des jeunes filles inquiètes, et m'interroger d'un regard suppliant, tandis que sous leurs doigts tremblants s'envolaient un à un mes blancs pétales ! "Il m'aime... un peu... beaucoup... par amour... par jalousie... par fantaisie... point du tout... Hélas, le temps n'est plus où j'entendais ces mots pleins de chaste et délicieuse angoisse ! Les jeunes filles attristées ne consultent plus mes muets oracles, ou si parfois une jeune main m'effeuille, ce n'est plus le doux parler d'autrefois que j'entends... Ah, le dur et rauque langage !... Rien qu'à l'écouter, je comprends que c'est une étrangère qui me parle, les filles de cette terre n'ayant plus le cœur à l'amour !

C'est pourquoi je suis malheureuse, et c'est pourquoi j'aime mieux ne plus fleurir.

Le bluets se redressa tout à fait et dit :

—Moi aussi, j'en ai assez ! L'azur est la fête des yeux et de l'âme. Je ne sais pas pourquoi je mets de l'azur sur cette terre, d'où toute fête est bannie. Moi je suis de trop. En persistant à fleurir, j'ai l'air d'attester que cette terre aussi peut être joyeuse, et je sais bien que cela est faux. Ma couleur n'est qu'une ironie, et la pire de toutes, car c'est l'insulte au malheur. J'ai assez de cette lâcheté ! Moi aussi je réclame le droit de ne plus fleurir !

Les trois fleurs se turent, attendant la venue du messenger qui emporterait leur requête d'un coup d'aile... lorsque, soudain, elles se penchèrent, ayant l'air d'écouter un bruit subtil qu'un souffle de vent leur apportait. Une brise, en effet, s'était levée du côté de l'Occident. Elle arrivait, courbant légèrement la tête d'or des blés, et les trois fleurs restèrent immobiles, car elles venaient d'entendre distinctement le murmure d'une voix, parmi le frisson des épis.

Et cette voix disait :

—Fleurs des champs, folles fleurs que vous êtes, le chagrin vous égare, et rien n'est plus impie que la naïve pitié de vos regrets ! Fleurissez au contraire, toutes les trois, —toi, coquelicot, la fleur de sang, et toi, marguerite, la fleur de neige, et toi, bluets, la fleur d'azur, —fleurissez obstinément, fleurissez toujours, ne fût-ce que pour rappeler aux hommes qu'ils doivent faire leur devoir.

JOSEPH MONTET.

Modes du Jour.

Je les ai vus, ces charmants chapeaux parisiens et je le regrette profondément, car maintenant je ne sais au milieu de toutes ces élégances, lequel choisir pour mon propre usage. C'est là le côté triste du métier, on voit de si belles choses et on les désire tant, qu'on est toujours mécontentes de celles que l'on porte. Le chapeau surtout, demande à être choisi avec beaucoup de discernement — je dirai tout d'abord qu'un chapeau, sinon cher, du moins d'un prix relativement élevé, est toujours bon marché. Les matériaux qui le composent sont d'une qualité excellente et peuvent être utilisés, alors que le chapeau n'est plus, soit en garniture, soit en chapeaux du matin, soit même dans la confection de ces mille riens, de ces bibelots d'étagères qui dénotent l'adresse et le goût d'une vraie maîtresse de maison.

L'exposition faite, cette saison, par la maison Boisseau Frères, est très belle et mérite, comme les expositions précédentes, la visite de toutes les dames désirant porter du beau et du nouveau. Je ne puis naturellement décrire tous les patrons remarquables que j'ai vus, mais je vais, dans l'ensemble, en choisir quelques uns.

Capote, velours noir à passe plissée et relevée sur le devant, plumes : têtes autruche rose pâle, avec papillon en jais, brides, ruban noir ottoman, à revers satin.

Capote, forme coquille, passe, faisant le tour, velours faon clair gaufré, fond velours brun chiffonné en Maintenon garniture, posée sur le devant, plumes de coq, faon clair, en palinettes, avec pouf marabout de même couleur, appliqué de brins d'autruches assortis de couleur au fond de velour ; brides rubans, vieil or, en velours, double face satin.

Capote velours rubis, bord garni d'un ornement massif, en jais, fixé par un cordonnet en fil d'or, sur le devant un nœud, formé de deux coques velours rubis et de trois coques en ruban de paille, plume biots rubis clair. Brides : rubans rubis à double face, velours et satin. Ce chapeau quoique simple est des plus riches et peut se porter avec toutes les toilettes foncées.

Capote en peluche bronze, brides velours bronze, garniture : nœuds de velours bronze, épinglette or et acier, bouquet herbes en plumes et chenille également bronze. Chapeau ravissant pour une jeune femme tout à la fois élégant et sobre de ton.

Capote satin, bord et fond brodés en grosse chenille, le tout formant un ton liège brun camaïeu, bride ruban ottoman à revers satin, dans les mêmes tons. Garniture : têtes autruche application fantaisie aigrettes et feuilles mortes en satin.

Chapeau Longueville en velours faune, avec transparent de même étoffe : Garniture nœud en coup devant en velours pareil au chapeau, piqué de trois fêches or et acier, deux amazones autruches assorties au velours et posées en cavalier. Ce chapeau n'est pas absolument facile à porter, il faut être non seulement jolie, mais surtout être belle femme pour se permettre une telle coiffure.

Capote, cabriolet, fond et bord velours marron, passe velours faune. Garniture nœud velours marron panache autruche vieil or panaché brun, aigrette vautour découpé, de mêmes tons, brides de velours nuance assortie au fond.

Ces formes sont toutes des plus gracieuses et des plus sayantes et sortent des premiers magasins de Paris. Les élégantes qui désirent faire emplette des originaux feront bien de faire promptement leur choix, car la clientèle de MM. Boisseau & Frère fait tous les jours de nombreuses brèches dans l'assortiment des chapeaux importés.

PÉRIA.

Comment je l'oubliai.

Je demeurais à Montréal depuis cinq ans, et j'avais bien eu déjà dix amourettes. Mais ces amours passagères n'avaient laissé aucune trace dans mon cœur, si ce n'est toutefois mon premier amour. Comme dit Lamartine : "Tout s'efface sur la terre, mais rien n'efface les traces d'un premier amour dans le cœur qu'il a traversé."

Néanmoins, tous ces souvenirs s'effacèrent avec le temps. Un souvenir nouveau avait jeté dans l'ombre tous les anciens. Un jour, je rencontre une jeune fille. Mais comme on fait parfois en passant près d'une fleur qu'on admire sans chercher à la cueillir, mon cœur ne s'arrêta pas à son souvenir. Je ne cherchai pas à attirer son attention. Mais voilà que tout à coup je m'aperçois que je l'aimais, sans savoir pourquoi, ni comment. J'en étais contrarié. Il me semblait que des nuages bien sombres s'amoncelaient au loin, comme au soir d'un beau jour, on entend parfois gronder le tonnerre.

Je craignais que cet amour ne fût plus qu'une épisode dans ma vie. Tout de même je me laissai entraîner avec toute la facilité de la barque que le courant attire irrésistiblement vers le précipice.

Je ne décrierai pas cette jeune fille comme font les romanciers, en la représentant comme un idéal. Elle n'avait rien d'extraordinaire sous aucun rapport. Le cœur se sent attirer sans le concours de la volonté et sans qu'on puisse en expliquer la cause. Enfin, je subissais la loi de la nature : j'aimais. Son sourire répondait à un désir vague que je ne pouvais définir, son regard comblait une lacune dans mon existence et ses paroles trouvaient le chemin de mon cœur et en suivaient les moindres détours qui étaient restés inconnus des autres jusqu'alors.

Comme l'amour est synonyme de souffrance, ce n'est pas sans avoir longtemps lutté contre moi-même que j'ai fini par m'avouer vaincu. Mais plus on combat, plus on est faible. Tout homme possède au dedans de lui-même une puissance supérieure qui le domine. J'oserais dire que c'est un pouvoir surhumain, parce qu'il prend son autorité dans une faculté que tient plus de la divinité que de l'humanité, la faculté d'aimer. Nous sommes doués de de la nature divine et de la nature humaine et c'est par la faculté d'aimer que l'homme ressemble à Dieu.

Dieu a souffert le supplice de la croix parce qu'il a aimé les hommes, et l'homme à son tour endure bien des douleurs parce qu'il doit aimer. L'amour s'est identifié avec la croix, il veut dire souffrance. Si j'étais artiste, je ferais un tableau de l'amour que je représenterais sous la forme d'un ange avec une couronne d'épines.

J'aimais donc et de plus j'étais aimé. Il n'en faut pas plus pour être heureux. Victor Hugo a dit : "Deux cœurs qui s'aiment, n'allez pas chercher plus loin la poésie !" En effet, c'était comme un parfum des plus suaves qui enivrait mon âme de délices. Mais dans la vie

Les plus belles choses
Ont le pire destin.

Un jour elle me dit qu'elle ne m'aimait plus. Elle en aimait un autre sans se l'avouer et sans me le dire. Mes illusions, mes rêves de bonheur tombèrent comme des feuilles d'automne qu'un vent glacé du nord détache de leur tronc vigoureux pour couvrir le sol où elles sont foulées aux pieds, peut-être par les plus vulgaires des hommes. Je ne voyais plus de fleurs sur le chemin de ma vie, je ne rencontrais que des ronces et des épines.

Un soir, après avoir soupiré d'un soupir, j'allai me coucher avec le désespoir. C'est un compagnon ennuyeux, mais qui empêche de dormir. En me jetant sur mon lit, j'entendis comme le bruit d'un

chapelet qui frappait sur la tête de ma couchette. Je regardai, c'était bien un chapelet que je n'avais pas encore aperçu.

J'avais perdu cette bonne habitude de dire le chapelet, néanmoins je le dis tout, ce soir-là, mais non sans distraction. De l'amour à la prière, il n'y a qu'un pas. L'un et l'autre sont une élévation du cœur.

Dans la prière, j'avais trouvé l'oubli, ce bienfait que le Ciel accorde aux hommes pour adoucir les maux de la vie. Je n'aimais plus.

FÉLIX.

Un Roman S'il vous Plait.

III

"Ne voulez-vous pas reprendre mon bras ?" demanda Georges, qui s'aperçut que depuis leur sortie du magasin, l'inconnue marchait isolément près de lui.

—Je crains de vous fatiguer, répondit-elle.

—Vous me privez plutôt d'un bonheur.

—En ce cas, je n'ai plus de scrupule," dit-elle en acceptant, avec un sourire plein de reconnaissance hypocrite, l'appui que Lambert lui offrait.

Celui-ci essaya alors de mettre plus de vigueur dans l'attaque. Mais chaque fois qu'il voulait forcer sa belle adversaire à le suivre sur un terrain moins frivole que celui où ils avaient escarmouché jusque-là, elle trouvait toujours moyen, par quelque habile manœuvre, prudemment cachée sous une railleuse saillie, de ramener le combat aux proportions d'une brillante mais inoffensive affaire d'avant-postes.

Georges se désespérait de voir combien peu il avançait en paroles. Mais, il se consolait pourtant en remarquant que sa compagne s'appuyait sur lui avec plus de confiance qu'elle ne lui en avait jusque-là témoigné et semblait, par le sans-gêne avec lequel elle disposait de lui, se rendre parfaitement compte de la dette qu'elle contractait, et se résigner à n'en pas marchander le paiement à l'échéance.

Comme ils passaient sur la place publique, la jeune femme s'arrêta et dit, en montrant le monument :

"On doit avoir de là-haut une bien belle vue.

—N'y êtes-vous jamais montée ?" demanda Georges.

—Jamais.

—Voulez-vous me permettre de vous y conduire ?

—Cela vous ennuierait, sans doute...

—Nullement, je vous jure, se hâta d'ajouter le poète qui remarqua le désir mal déguisé de l'inconnue. Lors même que cela ne vous serait pas agréable, ce qui m'en ferait un plaisir à moi-même, je ne serais pas fâché, je vous l'avoue, de saisir une occasion que je n'ai pas encore rencontrée, depuis que j'habite la ville."

Tout en aidant sa compagne à escalader les nombreuses marches de la gigantesque machine, Georges ne pouvait s'empêcher de rire d'un dévouement qu'il ne se fût jamais soupçonné. Il se rappelait, d'ailleurs, s'être brouillé jadis avec une charmante jeunesse, à laquelle il n'avait pu adresser d'autre reproche, que d'avoir voulu le faire monter, un jour, dans cette même colonne où il était si heureux, en ce moment, de conduire une étrangère.

Ce souvenir lui fit s'avouer alors une chose dont il avait cru s'apercevoir quelquefois : que l'homme, si fier et si intraitable en face du bonheur qu'il possède, est souvent bien lâche quand il s'agit de l'obtenir.

De la plate-forme, l'inconnue laissa d'abord errer curieusement sa vue sur le mouvement de la ville.

Puis, peu à peu, ses yeux se relevèrent vers le ciel, et sa pensée sembla s'y perdre, et suivre dans les courses, les blancs nuages et les rapides hirondelles.

Georges crut l'occasion favorable pour lui. Les grands spectacles, en ébranlant l'âme, la rendent plus accessible aux émotions tendres. Il fit donc un dithyrambe sur les nuages et la patrie mystérieuse vers laquelle ils semblent sans cesse courir. Il parla des mondes semés dans les incommensurables espaces, et du bonheur qu'il y aurait à y aller chercher à deux cette idéale patrie des âmes que l'on demande en vain à ce monde agité.

Lambert fut tout le premier dupe de son stratagème. Poète, il se laissa griser par sa poésie. Il fut éloquemment, et oublia si bien son but, qu'il fut longtemps à s'apercevoir que sa compagne l'écoutait avec une émotion et qu'elle ne cherchait même pas à déguiser.

Mais, lorsqu'il voulut la mettre à profit, la jeune femme était déjà sur ses gardes, et dès le premier essai qu'il fit pour sortir des généralités, elle témoigna le désir de redescendre, matériellement et moralement sur la terre.

Ils prirent par la rue de... Chemin faisant, Lambert dut sortir bien des fois encore de ses habitudes, pour se rendre à une prière de la jeune femme, ou pour prévenir un des désirs qu'elle n'osait exprimer et ne savait pas suffisamment déguiser.

La charmante et capricieuse créature poussait quelquefois les choses jusqu'à l'indiscrétion. Elle encombrait les mains, les bras et les poches de Georges des mille futilités dont il lui prenait fantaisie, à mesure qu'elles se présentaient à ses yeux. Le malheureux poète portait un châle, un bouquet, une ombrelle, sans compter deux ou trois autres paquets de chiffons achetés çà et là.

Mais, tout en faisant avec le plus d'abnégation possible, pour être agréable à celle qui voulait captiver, et qu'on exigeait de lui avec tant de grâce, de si doux regards et de si charmants sourires, il ne pouvait s'empêcher de se demander parfois si c'était bien lui, le poète systématiquement hostile à toute concession bourgeoise, qui se trouvait en ce moment si piteusement réduit à l'état de "patito" d'une femme qui pouvait bien n'être, en définitive, qu'une aventurière, seulement un peu plus habile que les autres, en ce qu'elle ne hissait pas son enseigne.

Pourtant, chaque fois que revenait ce doute, un nouveau détail de bon goût, de distinction innée et de décence jusque-là resté inaperçu, et spontanément révélé par la jeune femme, venait la faire remonter d'autant plus haut que l'opinion de Lambert, qu'il l'avait plus rebaiscée un moment.

Il se perdait en conjectures sur elle, sur sa position et ses relations ; l'imagination du poète, la bride sur le cou, se livrait aux suppositions les plus étranges et les plus fantastiques. Il en faisait tantôt une femme mal appareillée en rupture de ban ; tantôt une aristocratique et fantasque héritière, se donnant le plaisir de parcourir en catimini, la ville seulement entrevue jusque-là, à travers les glaces de son coupé armoric.

Georges essaya vainement à plusieurs reprises, de soulever un coin de l'incognito mystérieux dont s'enveloppait son héroïne ; celle-ci se renfermait dans une raillerie impénétrable, et ne répondait que par un éclat de rire jeune et sonore aux grandes protestations de discrétion et de dévouement, par lesquelles le poète cherchait l'attirer hors de sa forteresse de réserve et de prudence.

Pourtant les heures s'étaient promptement envolées. Georges, au-dessous des émotions de cœur que lui faisait éprouver cette charmante inconnue, commençait à ressentir les prosaïques mais très impérieuses révoltes de son estomac.

(A suivre.)

FEUILLETON DU "JOURNAL DU DIMANCHE."

No. 2

LES DRAMES DE LA VIE.

GRAND ROMAN NOUVEAU.

II

Il ajouta :

—Bien heureux. Oui, le plus heureux des hommes !

Pendant que la petite baronne Dinati, la jolie femme brune qui trouvait tout à l'heure Varhély un peu triste, écoutait et disait fièrement à Paul Jacquemin, le reporter attiré de son salon :

—Ce bonheur-là, Jacquemin, c'est pourtant mon ouvrage... Sans moi, ces deux sauvages si charmants, si bien faits l'un pour l'autre, Marsa et Andras Zilah ne se seraient jamais rencontrés. A quoi tient le bonheur !

—A une carte d'invitation gravée par Stern, dit Jacquemin en riant. Mais vous m'en avez trop dit, baronne... Il faut tout me raconter... Tout... La jolie chronique à faire, pensez donc ! *Un Mariage chez la Baronne !* Voyons, le roman... Vite, le roman !... Le roman ou la mort !

—Et vous ne croyez pas si bien dire, mon cher Jacquemin, c'est bien un roman. Et un roman romanesque qui plus est. Un roman qui ne ressemble pas à... (vous avez inventé le mot)... ces histoires *brutalistes* que vous aimez...

—Que j'aime beaucoup, la baronne... Comme la charcuterie : quand c'est bien salé !

—Eh bien, le roman du comte Andras n'est pas salé du tout. Il est... comment dirai-je ?... Il est épique, héroïque, romantique... tout ce que vous voudrez... Mais il est exact comme une assignation. Je vais vous le raconter.

—Bon à tirer à cinquante mille exemplaires ! dit gaîment Jacquemin qui ouvrait ses oreilles et prenait des notes... mentalement.

III

Le prince Andras Zilah, comte transylvain et prince du Saint-Empire, était de ces hommes qui vouent leur existence à une seule idée, et lorsqu'ils se sont donnés à un amour, ne se reprennent plus.

Le souvenir de la vaillance du père faisait battre le sang dans les veines du petit prince.

Une fois, à Bude, le père avait amené le fils à l'endroit où, en 1795, des têtes de généraux hongrois, accusés de républicanisme, étaient tombées, et il lui avait dit, faisant mettre à l'enfant le front nu :

—Ce lieu s'appelle le *Champ du Sang*. Martinowiz a été décapité là pour sa foi. Souviens-toi que la vie de l'homme appartient à son devoir et non à son bonheur.

Un jour le prince Andras reçut de la petite baronne Dinati, qu'il aimait beaucoup, et dont le mari, le patriote Orso Dinati, un des défenseurs de Venise au temps de Manin, avait été son ami intime, une invitation à dîner. La maison de la baronne était des plus curieuses ; le reporter Jacquemin qui y faisait la pluie et le beau temps, jugeant les vins, rédigeant les menus, eût ajouté : "des plus bizarres." La baronne y accueillait un peu tout le monde et tous les mondes. Elle se plaisait aux excentricités et les excentricités ne lui déplaisaient pas.

Le prince aimait beaucoup la baronne, et d'une espèce d'affection de frère aîné. Il lui pardonnait ses petits enfantillages et même ses petites ridicules pour ses grandes qualités.

La petite baronne, certain soir, avait très vive-

ment insisté pour que le prince ne refusât pas son invitation nouvelle.

—Je vous ménage une surprise, disait-elle. J'ai à dîner...

—Qui cela ? Le mikado ? Le Shah de Perse ?

—Mieux que le mikado. Une charmante jeune fille qui vous admire profondément, car elle sait par cœur toute l'histoire de vos batailles. Elle a lu Georgei, et elle est si profondément Hongroise de cœur, d'âme et de race qu'on l'appelle tout uniment *la Tzigane*.

—La Tzigane ?

Il y avait pour le prince Andras tout un monde étincelant de souvenirs dans ce simple mot qui raisonnait comme des cymbales. Tous les refrains de la patrie chantaient dans ce nom du pays. *Huzad czigany ! L'en-avant* de ces musiciens errants de la puszta avait pour lui quelque chose de ces chers accents des cloches lointaines du pays natal.

—Ah ! vraiment oui, fit-il ; voilà, ma chère voisine, une charmante surprise ! Je ne vous demande pas si votre Tzigane est jolie : elles sont toutes adorables, les Tziganes de mon pays !

Le prince ne croyait pas avoir si bien dit.

Cette Tzigane, c'était Marsa à qui la baronne l'invita à offrir le bras pour passer dans la salle à manger, Marsa toute pâle dans une de ces toilettes sombres qu'elle semblait affectionner, Marsa Laszlo, dont le teint mat, les grands yeux arabes, la chevelure puissante incarnaient, pour Andras, dans un type supérieur, admirable et fier, plus affiné et plus élégant encore, la beauté ardente, souple et nerveuse des jolies filles de sa patrie.

Il fut surpris et étrangement séduit, attiré par le mélange un peu disparate d'un extrême parisianisme et d'une sorte de sauvagerie hautaine qu'il rencontrait chez cette Marsa. Tout à l'heure il avait remarqué combien elle demeurait silencieuse, froide, hautaine, dans le fauteuil où elle était assise. Maintenant ce même visage glacé s'animait étrangement, brusquement éclairé par une joie émue, et ses yeux étaient comme traversés d'une flamme heureuse en se fixant sur les prunelles bleues d'Andras.

Pendant tout le repas, d'ailleurs, le reste de la salle à manger avait complètement disparu pour le prince. Il ne voyait que cette jolie fille. Les bougies des candélabres, les éclairs des glaces, n'étaient là que pour former une auréole étincelante à ce beau front pâle.

—Savez-vous, prince, lui disait Marsa doucement, d'une chaude voix de contralto qui enveloppait comme une caresse, savez-vous que vous êtes, parmi tous ceux qui ont combattu pour votre pays, une des admirations de ma vie ?

Il essayait de sourire, lui citant des noms plus illustres.

—Non, non, répondit-elle, ce ne sont pas ceux-là que j'aime, c'est le vôtre. Je vous dirai tout à l'heure pourquoi.

Et elle continuait, en lui racontant avec une émotion qui faisait vibrer sa voix tout ce que le prince Zilah Sandor et son fils avaient tenté, plus de vingt ans auparavant, pour la liberté de la Hongrie. Elle avait présente encore, et comme saignante, toute cette histoire. Son âge lui eût permis d'avoir assisté à ces batailles qu'elle ne les eût pas racontées avec plus de fièvre.

—Je sais parfaitement comment, à la tête de vos hussards, vous avez enlevé aux soldats de Jel-lachich le premier étendard arraché par les Hongrois aux combattants de l'Autriche. Voulez-vous que je vous dise exactement la date ?... et le jour ? C'était un jeudi !

Toute cette histoire ignorée, oubliée, perdue dans la fumée de guerres plus récentes, cette étrange fille, au regard noir, la savait ainsi, journée par journée ; et là, dans cette salle à manger de Paris, au milieu de tout ce monde, de ces causeries où le mot de la veille, la nouvelle scandaleuse, le propos

aiguisé, les jugements sur l'opérette nouvelle, sautaient par-dessus la table comme le volant sur les raquettes, Andras, volontairement isolé, revoyait, vivant et fier, tout son passé héroïque se dresser devant lui, dans une résurrection de féerie.

—Mais comment me connaissez-vous si bien ? demandait-il en enveloppant à son tour Marsa Laszlo de son beau regard clair. Votre père était-il de mes soldats ?

—Mon père était Russe, dit brusquement Marsa, dont la voix devint tout à coup très sèche et brutalement coupante.

—Russe ?

—Oui, Russe, dit-elle encore en appuyant avec une sorte de colère. Ma mère seule était Tzigane, et la beauté de ma mère a été un butin pour ceux qui ont écrasé vos soldats.

Elle pouvait guère, dans le brouhaha des causeries qui montaient et se faisaient plus bruyantes avec le dessert, lui dire tout ce que sa vie jusque-là contenait de douleurs ; et pourtant, lui, devinant il ne savait quel drame dans l'existence de cette jeune fille, la pressait, la priait au moins par le ton même de la voix, la suppliait presque de parler, et s'arrêtait juste à la limite où la sympathie pouvait se changer à indiscretion.

—Je vous demande pardon, dit-il, comme elle se taisait, fronçant ses sourcils épais sur ses yeux devenus durs. Je n'ai de raison de vous connaître que parce que vous me connaissez si bien moi-même.

—Oh ! vous !... fit-elle, le sourire triste, votre vie est de l'histoire, la mienne est du drame caché !... Voilà la différence !

—Je n'insiste pas, dit Andras.

—Oh ! je vous conterai volontiers toute ma vie, si l'existence d'une inutile comme moi peut vous intéresser : mais ici, dans le fracas de cette fin de repas... non !

Elle ajouta sur un autre ton :

—Il ne faut pas mêler les larmes avec le champagne. Tout à l'heure... Tout à l'heure...

Elle essayait visiblement de paraître gaie, de ressembler à quelques-unes de ces jolies femmes qui étaient là et que le prince Andras trouvait parfaitement insignifiantes, malgré leur beauté. Elle ne parvenait pas à chasser ce nuage de tristesse dont le reflet donnait d'ailleurs un charme à son beau visage mat, sévère et pur. Et le prince entendait encore cette voix devenue âpre disant d'un ton bref, presque révolté :

—Oui, Russe !... Mon père était Russe !

IV

Andras se sentait gagné peu à peu par un trouble doux, une chaleur qui glissait en lui comme un cordial. Cette sorte de mystère dont s'enveloppait Marsa, l'éclair de colère qu'elle avait eu en parlant de ce Russe qui était son père, tout attirait le prince vers elle, et il éprouvait un sentiment délicieusement inquiet, comme si le secret de l'existence de cette femme eût importé maintenant à sa vie.

Elle ne voulut pas d'ailleurs lui faire croire qu'elle tenait à garder ce secret. Dès cette première entrevue, pendant les causeries multiples qui suivirent le repas,—et l'exhibition, toujours fort longue chez la baronne, des musiciens extraordinaires, aux cheveux de brenns gaulois,—Marsa se livrant avec une sorte de joie à celui qu'elle regardait comme un de ses héros, dit au prince Andras toutes les souffrances de sa vie.

Elle lui racontait l'assaut donné par les soldats de Paskiewich au petit village hongrois où son aïeul et son père quittant le violon et leur czimbalom, avaient fait, contre Russe, le coup de feu dans les rangs des honveds. Combat ou plutôt tuerie dans l'unique rue du bourg. Un des derniers massacres détruit, fusillant les hommes prisonniers, brûlant les pauvres maisons basses. Il y avait des femmes

parmi les Hongrois et les Tziganes. Elles avaient ramassé et chargé les fusils des blessés, soigné les mourants, vengé les morts. Beaucoup furent tués. L'une d'elles, la plus jeune, la plus jolie,—une Bohémienne,—avait été tout simplement emmenée par l'officier russe, et, à la paix, conduite par lui en Russie, comme du bétail.

C'était Tisza Laszlo, la mère de Marsa. Cet officier, grand seigneur russe, joli garçon extrêmement riche, l'aimait vraiment, avec passion comme un fou. Il la retenait captive dans son château ; il lui obéissait pourtant comme un esclave, essayant de se faire pardonner sa brutalité en l'implorant, lui offrant, comme expiation, non seulement sa fortune, mais son nom, ce titre de prince dont les Tchéreteff, ses aïeux, étaient si fiers, et que la fille des Tziganes errants refusait avec une haine mêlée de dégoût. Princesse ? Elle, la Bohémienne ! Princesse russe ?

Ce titre lui eût paru comme un nouveau stigmate, plus abhorré encore. Il suppliait ; elle méprisait. Existence bizarre, tragique tête à tête de ces deux êtres perdus dans l'immense château d'où la Tisza apercevait les coupes vertes ou dorées de Moscou, la ville superbe où elle ne voulait jamais, jamais mettre le pied, préférant son refuge, ce palais triste comme un cachot, sa chambre dont elle avait fait sa tanière. Seule au monde, survivant à tous ceux de sa tribu massacrée là-bas, pour elle, les Russes étaient les bourreaux des siens, les assassins de ces libres musiciens aux profils d'aigle qu'elle suivait, jouant les *czardas*, à travers les villages.

Mais comme était sa prisonnière, il l'a contraignit de l'épouser. Seule, sans protecteur, à la merci de cet être brutal, elle dut l'accepter forcément, malgré la répugnance qu'il lui inspirait, elle avait voulu mourir, mourir de faim, puisque, enfermée, elle ne pouvait se jeter sur une arme ou se lancer à l'eau. Mais, c'était pour son enfant qu'elle se résignait à vivre. Cette petite fille qui naissait, c'était pour la Tisza. *Marsa* trait pour trait lui ressemblait, et—chose étrange!—n'avait rien du Russe ; au contraire, elle était toute Tzigane, Tzigane par la couleur bistrée de sa peau, Tzigane par le velours de ses yeux, par sa longue chevelure noire ondulée, à reflets étrangement bronzés, dans laquelle, avec des frissons de volupté, la mère enfouait ses doigts maigres.

Sa beauté fière, dévorée par la douleur lente, la Tisza la retrouvait dans cette enfant, vraie fille de Hongrie comme elle, et à qui, Marsa grandissant, elle apprenait les légendes, les souvenirs, les chansons, les héroïsmes, les martyres de la Hongrie, faisant apparaître devant l'enfant la grande plaine herbeuse, la libre *puszta*, peuplée d'hommes au fier langage dans lequel le mot *honneur* revient toujours.

Marsa avait vécu ainsi dans le château moscovite, n'aimant que sa mère au monde et regardant avec effroi cette sorte d'étranger blond qui la prenait parfois sur ses genoux et la contemplait avec des yeux tristes. Elle se sentait comme en présence d'un ennemi devant cet homme qui était son père. La Tisza ne sortant jamais, Marsa quittait rarement le château. Elle avait hâte, lorsqu'elle allait à Moscou, de retourner auprès de sa mère. Les gaietés mêmes de cette ville bruisante lui seraient le cœur. Elle se souvenait toujours des récits de guerre de la Tzigane. Peut-être y avait-il, parmi ces passants, ces mougicks qui riaient ou saluaient les saintes icones, oui, peut-être y avait-il des misérables qui avaient fusillé son aïeul, le vieux Mihail.

La Tzigane entretenait ainsi, avec une sorte de passion, l'amour de la lointaine patrie, la haine profonde du maître dans l'esprit ardent de sa fille.

Les serviteurs du prince Tchéreteff n'appelaient jamais la maîtresse que *Tzigane*. Ce fut le nom

que voulut porter Marsa. Il lui faisait l'effet d'un titre.

Et les années passaient sans que la Tzigane pardonnât au prince, et sans que Marsa eût encore appelé la Russe : *mon père*.

Marsa grandissant, le séjour de Moscou déplaisait au prince. Il faisait élever sa fille comme si elle eût dû devenir tsarine. Elle en connaissait par sa mère, tous les héros de la Hongrie, Klapka, la Georgei, Dembinski, Bem, le vainqueur de Bude, Kossuth, le rêveur d'une sorte de liberté féodale, et ces chevaleresques princes Zilah, le père et le fils, le martyr tombé et le héros vivant.

Le prince Tchéreteff, très Français d'éducation et de sentiment, voulut faire connaître la France à cette enfant qui ne portait pas son nom, mais qu'il adorait. La France exerçait aussi un prestige considérable sur l'imagination de Marsa. Elle partit joyeuse pour Paris, et la Tzigane, sa mère, la suivit, comme une prisonnière qu'on délivre. Quitter la Russie lui étant déjà comme une consolation. Qui sait ? Elle reverrait un jour la patrie.

La Tisza, en effet, respira plus à l'aise en France répétant cependant, comme un refrain lugubre, le proverbe de son pays : *Hors de la Hongrie, la vie n'est point la vie*. Le prince avait acheté, à Maison-Lafayette, une maison entourée d'un jardin immense, dans le Parc, à quelques mètres de la forêt de Saint-Germain.

Et, comme autrefois à Moscou, la Tisza et le prince Tchéreteff vivaient là, face à face, dans une sorte d'isolement luxueux mais farouche, la Tzigane, acharnée à son ressentiment, refusait à prement tout pardon au Russe, entretenant toujours Marsa dans la haine de ce qui était moscovite ; le prince, désolé, malade d'ailleurs, assombri, découragé, une maladie lente, maladie de nerfs et de cœur, emporta ce père.

Il avait fait appeler à son lit de mort sa femme et sa fille, et ce gentilhomme, ce soldat, dans une sorte de confession suprême, avait demandé à sa femme tout haut, devant sa fille l'absolution de ce mariage contre sa volonté.

—Ce mariage dit-il, qui pouvait faire la joie de mon existence est le remords de toute ma vie... Mais je meurs de cet amour qui m'échappe... Vous-lez-vous m'embrasser pour me dire que vous avez pardonné ?

Pour la première fois peut-être, les lèvres de Marsa, avait alors touché, tremblantes d'émotion, le front du prince.

Mais, avant de l'embrasser, son regard avait cherché celui de sa mère.

La Tzigane avait répondu :

—Va !

—Et vous, murmura le prince mourant, me pardonnez-vous, Tisza ?

La Tisza renvoyait encore son village en flammes, son père égorgé, ses frères morts, et cet homme maigre, étendu là maintenant, sa tête osseuse et blanche enfoncée dans l'oreiller, de bout, là bas, le sabre haut, criant : " Chargez ! allez ! En avant ! courage ! "

Puis, elle se voyait elle-même emportée, traînée presque à la queue d'un cheval, jetée dans un fourgon, la corde au poignets, menée à la suite de l'armée comme un bagage ou une proie, enfermée dans les murailles russes. Elle sentait sur ses lèvres pâlies la morsure de fer chaud du premier baiser de cet homme, dont l'amour suppliant et châtié avait commencé par être hideux.

Elle fit deux pas vers le moribond, comme pour se contraindre à lui dire aussi, tout bas :

—Je vous pardonne !

Mais toutes les colères, toutes les souffrances de sa vie lui remontèrent au cœur, l'étouffait presque.

Et elle s'arrêta, toute brusquée, n'allant pas plus loin, regardant de ses prunelles hagardes ce mourant dont les yeux imploraient ; et qui, après avoir relevé sa tête blême où les tempes faisaient deux

trous noirs, la laissait retomber tristement avec un long soupir lassé.

IV

En mourant, le prince Tchéreteff laissait toute sa fortune à Marsa Laszlo et la recommandait à son oncle Vogotzine, un vieux général ruiné, dont le tsar avait confisqué les biens, et qui vivait à Paris, à demi abêti par la peur ou par la médiocrité de sa vie nouvelle, et devenu timide, tremblant comme un enfant depuis qu'il avait côtoyé la Sibérie, on ne savait trop pour quelle faute exactement.

Le vieux général Vogotzine était, en effet, le seul parent du prince Tchéreteff. En échange d'une rente qu'il constituait en faveur de son oncle, le chargea de veiller sur Marsa et de songer de l'établissement futur de la jeune fille. Riche, Marsa ne devait pas manquer de soupirants et de partis, mais ce n'était point la Tisza, la Tzigane toujours à demi sauvage, qui pouvait guider et sauvegarder une héritière étrangère à Paris. Le prince croyait le général Vogotzine moins vieilli et plus Parisien qu'il ne l'était. Cette recommandation suprême, cette sorte de legs moral, était une consolation pour le père.

La Tisza ne lui survécut pas longtemps. Elle mourait dans cette maison russe dont elle haïssait la forme même ; elle mourait en faisant jurer à sa fille que ce dernier sommeil qui venait, la bercant doucement après tant de souffrance, elle le dormirait en terre hongroise ; et la Tzigane morte, cette jeune fille de vingt ans, seule avec Vogotzine qui l'accompagnait avec un déplaisir visible dans ce lugubre voyage, traversait la France, allait à Vienne, cherchait dans la plaine hongroise la place où quelques masures dégradées, des pans de murs écroulés et dont le salpêtre s'émiettait, manquaient seuls l'emplacement du village incendié jadis par les soldats de Tchéreteff—et là, dans la terre de Hongrie, à deux pas de la place où les aïeux de la tribu étaient tombés fusillés sous les balles, elle enterrait la Tzigane dont elle se sentait si éperdument la fille qu'en respirant l'air de la *puszta*, elle retrouvait dans ce cher pays, dont il lui semblait que le sang coulait seul en ses veines, quelque chose de déjà vu, comme le souvenir vivant d'une existence antérieure.

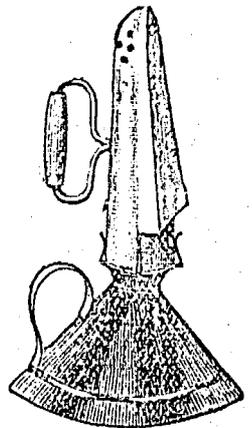
Pourtant, sur la tombe de la martyre, Marsa pria aussi pour le bourreau.

Elle songeait que celui qu'elle avait conduit, là bas, au cimetière du Père-Lachaise et qui reposait sous une tombe dont la forme s'élançait en bulbe comme une coupole russe, était son père, comme la Tzigane enterrée là était sa mère. Et sa prière demanda que ces deux êtres désunis par la vie se pardonnassent au fond de l'inconnu dans l'obscur fourmillement des âmes. (A suivre.)

NOUVEAU FER A REPASSER.

1er Prix à l'Exposition Provinciale

DIEP 1884.



Breveté du Capit. CHAGNON.

La plus belle invention du siècle. Ce fer se chauffe sur une lampe ordinaire ou sur un bec de gaz. Rien de plus économique. Chaque Fer à Repasser \$1.50. La Lampe 50 cts.

On demande des Agents dans toute la Puissance.

J. U. ROUCHER, seul propriétaire, 17 & 19 Rue St-Jacques, Montréal.

FEUILLETON DU JOURNAL DU DIMANCHE.

Histoire d'un Trésor.

XLI

Cela dura peu de temps. Torancy marcha fermement et directement sur lui, la lame basse, l'œil ouvert et vigilant. Roland se baissa pour s'élancer. Le bras du capitaine s'abattit en ce moment sur celui avec lequel le jeune homme tenait son arme. Valrémy tenta de se dégager par un violent effort. Mais la main de Torancy s'était refermée comme une tenaille et la pression, sous l'énergie surhumaine qu'il déployait, allait toujours croissant.

Les muscles efféminés de Roland se fatiguèrent bientôt de la lutte et se détendirent. Alors, Torancy, sans un frémissement, le regarda avec une fixité terrible, un froncement de narines qui sentait son lion et témoignait de son implacable courroux.

Le malheureux jeune homme, dès qu'il se vit perdu, voulut être brave jusqu'à la fin. Il n'opposa pas de résistance et mourut sans une plainte.

Ainsi fut accomplie la vengeance du capitaine, qui retrouva dans cette minute toutes les passions féroces qui l'agitaient naguère dans les batailles de sa jeunesse. Il s'adressa à celui qui l'avait assisté :

« Ai-je bien agi et loyalement fait ? demanda-t-il.

— Oui, mon capitaine, foi de Bassinet ! répondit-il.

— Alors, mon brave, tu vas prendre ces deux chiffons de la banque et déguerpir en Belgique. Je vais écrire ma déclaration que tu signeras et que tu laisseras ici.

Quand ce fut fait, l'ex-grognard mit sa croix au bas, sans lire.

« Mais vous-même, dit-il, on vous mettra à l'ombre.

— Ne t'inquiète pas de moi, Bassinet, et file. Adieu, mon pauvre vieux. Te souviens-tu de Dresde, où nous fumions la pipe sur un canon démenté et sous le feu d'une batterie russe. Le petit caporal est passé, qui a dit de nous à Gouvion-Saint-Cyr : Voilà de braves gens ! Bassinet, c'était là le bon temps ! »

Il s'en alla vers la Seine et descendit les escaliers qui mènent à la Grève du fleuve entre le Pont-Neuf et le pont des Arts.

Il faisait un froid noir et triste. La rivière charriait par extraordinaire, à cette époque, quelques gros glaçons qui passaient à ses pieds avec bruit.

Il sourit.

« C'était ainsi, dit-il, la nuit de la Bérézina. »

Ce fut sa dernière parole en ce monde. Il se drapa dans son manteau, un vieux manteau rapiécé en mille endroits qui avait fait les campagnes de Torancy depuis 1810. Les bras pris dans l'étoffe, il se glissa dans ce fleuve qui a ravi tant d'existences et ne se lasse jamais de ses fatales récoltes.

Quant à Bassinet, laissant en évidence sur la table le papier qui devait servir à constater le genre de décès du mort et voulant se donner de l'avance sur les juges, il ferma la porte à double tour, laissant le corps de Valrémy baignant dans le sang, qui couvrait sur le carreau et tombait goutte à goutte avec un clapotement funèbre.

XLII

Dans les riches appartements de Madeleine, une vingtaine de personnes attendaient Valrémy. Au bout de deux heures, on commença à se demander ce que signifiait cette absence. Madeleine devint

très nerveuse et très inquiète. Rolly lui-même se troubla un peu. A minuit, les jeunes gens crurent à un accident et sortirent pour aller aux nouvelles. La nuit se passa ainsi. Madeleine s'était dépouillée de ses parures et pleurait. Rolly interrogeait en vain tous les bruits de la rue. Les valets envoyés dans toutes les directions revenaient l'un après l'autre. Nul n'avait retrouvé sa trace. Le cocher de M. de Soranges l'avait descendu au coin de la rue Jacob. Voilà tout ce qu'on put apprendre.

Ces recherches durèrent trois jours. La police de Paris fut tout entière sur pied inutilement. La marquise était arrivée et remuait des mondes pour savoir ce qu'était devenu son petit-fils. La vieille dame déployait une activité sans exemple à son âge. Elle était partout à la fois et harassait dix attelages par journée.

Le soir du troisième jour, Madeleine, sur le conseil de Rolly, s'en alla tout au travers de Paris, au hasard, espérant trouver, avec cette prescience qu'ont les amantes, ce que tant de limiers n'avaient pu découvrir.

« Vous verrez que je le retrouverai, disait-elle chemin faisant à Rolly, avec une confiance passionnée. Où il est, mort ou vif, mon cœur me mènera. »

Comme ils passaient sur le quai, à hauteur de l'esplanade des Invalides, ils virent deux bateliers qui appelaient à l'aide. Le corps d'un homme s'était embarrassé dans leurs filets et ils le ramenaient à terre avec beaucoup d'efforts. Quelques curieux s'étaient rassemblés ; on transporta le cadavre dans un secours de noyés.

« Entrons là, dit vivement Madeleine ; c'est peut-être lui.

— Laissez-moi du moins m'en assurer, répondit Rolly ; songez qu'une pareille émotion vous tuerait.

— Monsieur de Vaudricourt, vous ne me connaissez pas, dit-elle fièrement. Je suis la fille de mon père, dont l'énergie ne fut jamais si haute que dans les épreuves. »

Elle entra.

C'était un lieu bas de plafond, ayant le pavé fangeux pour sol. Il y avait là une sorte de lit de camp sur lequel un homme était étendu sur le dos, la face gonflée et violacée, les membres rigides. On le dépouillait de ses vêtements qu'on accrochait derrière lui. On respirait dans cette salle une morne odeur de cadavre. C'était bien l'asile passager de la mort, l'endroit où l'on vient contempler non la vie terminée, mais la misère tarie. On avait froid en entrant. Madeleine ressentit d'abord toutes ces impressions, mais elle n'y fit nulle attention, absorbée qu'elle était par l'examen de ce visage à demi méconnaissable.

Insensiblement, comme à travers un voile qu'on éclairerait par degrés, la figure de Torancy lui apparut sous cette lampe funèbre dont la lueur tombait d'aplomb sur le noyé. Elle poussa un cri terrible. Toutes les angoisses de son âme avaient passé dans sa voix... Puis, se précipitant contre Rolly avec une horreur et un effroi sans limites :

« Monsieur ! dit-elle, monsieur ! c'est mon père, qui est là ! Otez-moi d'ici, emmenez-moi, je ne puis pas m'en aller seule... Oh ! l'affreuse chose ! Oh ! n'est-ce pas que ce n'est point moi qui l'ai tué ! Oh ! malheur ! malheur ! »

Elle tomba à la renverse. On la porta dans un fiacre qui la ramena chez elle sans qu'elle reprit ses sens.

A cette heure, la pauvre Madeleine devint folle. Sa raison s'éteignit sous le coup de cette punition divine. Mais par un revirement étrange et par une autre justice du Tout-Puissant, elle eut dès cet instant l'intelligence de ce qu'avait été l'amour passionné et un peu étrange de Torancy, ce fut la seule qui lui resta. Tout le jour, suivant ses poétiques expressions, l'insensé lui conta son cœur. Tout fut perdu dans ce naufrage de l'âme, tout, jusqu'au souvenir de Roland.

Rolly, le doux sage qui l'avait soutenue et qui

l'aimait, continua sa tâche et remplaça pour la pauvre fille le père sans pareil qu'elle avait perdu. La pitié, la charité sans bornes de son âme se concentrèrent sur cette souffrance. Il la ramena à Senlis et la remit aux soins de Margotte. Elle était obéissante et douce comme un enfant. La vieille maison cacha, non plus la fille du vieux soldat de la garde impériale, mais une ombre dont la pensée est absente et dont la folie s'attache au passé. Un pauvre bossu l'a prise sous la protection de son amitié réparatrice. Il utilise ainsi sa vie.

Enfin on retrouva le corps du comte de Valrémy. On le rapporta chez la marquise. C'était le dernier rejeton de sa race. L'orgueil abattu, la douleur de sa perte, la plus sensible de toutes, car dans ce cœur ossifié, Rolland était la dernière affection qui avait survécu ; enfin la pensée que sa famille illustre s'en allait avec elle, la conduisit en huit jours à la tombe.

Quand elle mourut, personne que Rolly ne assistait à son heure suprême. Elle comprit par cet abandon que ses dédains avaient amené, non l'envie ni la haine, mais l'indifférence, le sentiment que sa hauteur aristocratique eût le moins pardonné. Mais sa fierté ne l'abandonna pas, et sa dernière parole distincte fut celle qu'elle dit à son neveu avec un sourire à demi effacé par la mort.

« Allons, Rolly, le temps des marquises est passé » Et ses doigts s'agitaient encore, essayant de jouer cette fameuse marche des gardes royales.

Autour du cercueil et dans les cérémonies primitives qui la conduisirent à sa dernière demeure, il n'y eut que des personnes de haut rang qui, par convenance et par esprit de caste, quelques-une à peine par souvenir, ne voulurent pas qu'elle allât seule au champ du repos. Mais le bien qu'on a fait, dont la mémoire entoure les tombes de respect et de couronne, ne l'escortait pas. La foule, qui juge sans appel et sans erreur les existences bien remplies, les vertus réelles, la regarda passer sans se mêler au cortège.

Un fastueux tombeau couvert d'armories, caché sous des ifs au feuillage sombre, renferme sa dépouille et la sépare de ce commun des hommes qu'elle a tant méprisés.

A peu de distance, on voit une simple pierre blanche entourée de buis, de gazou et de myosotis des champs. Malgré vingt années, on peut encore y lire cette simple inscription :

AU CAPITAINE

JEROME-MARIE TORANCY,

SA FILLE MADELEINE.

Aujourd'hui Rolly habite le château Ormes qu'il a hérité de sa tante. Un élégant pont mène du parc au jardin où s'est noué ce triste drame.

On voit parfois celle qui fut Madeline, errante à travers les allées de noisetiers et de nêfliers. Elle est vêtue d'une robe noire qui fait paraître sa pâleur plus mate et ses yeux plus brillants. Elle est toujours belle.

Parlez-lui de Rolland, elle s'arrête et cherche dans ses souvenirs :

« C'est le monsieur de la forêt, » dit-elle.

Voilà tout ce qui reste en son esprit de cette longue histoire que nous venons de raconter. Elle rit, elle chante, et les oiseaux du ciel n'ont pas le cœur plus libre. On s'arrête quelquefois pour entendre du dehors l'éclat de ces joies qui ont quelque chose d'enfantin et de charmant. Si vous longez ce mur, si vous attendez cette voix attrayante, ne l'écoutez pas, ce n'est plus une créature de ce monde, c'est le rêve d'un homme qui n'est plus, c'est le trésor du capitaine Torancy.

(Fin.)

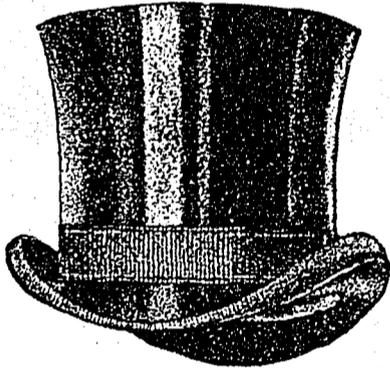
LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH !
CADIEUX & DEROME,
 1603 Rue Notre-Dame, MONTREAL.
 LIVRES CANADIENS

A TRAVERS L'EUROPE, par M. le Juge Routhier, 2e édition; deux beaux vols. in-8. Chaque vol. se vend séparément \$1.
 FORESTIERS ET VOYAGEURS, Mœurs et Légendes Canadiennes, par J. C. Taché; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VIE DE MADEMOISELLE MANCE, et Commencements de la Colonie de Montréal, par Adrien Leblond, B. L.; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 LA FAMILLE ET SES TRADITIONS, par M. A. Brunet; un beau vol. in-8. Prix 50 cts.
 VIE DE MONSIEUR OLIER, fondateur du Séminaire St-Sulpice et de la Colonie de Montréal, par P. A. de Languère; un beau vol. in-8 de 240 pages. Prix 50 cts.
 VOYAGE EN TERRE SAINTE, par Mgr de Goesbriand, Evêque de Burlington, Vt.; un beau vol. in-8 de 190 pages. Prix 30 cts.
 NOTES D'UN CONDAMNÉ POLITIQUE, par F. X. Prieur; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 MADAME BARAT, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 50 cts.
 LES JEUNES CONVERTIES ou Mémoires des Trois Sœurs Debbie, Helen et Anna Barlow, par un prêtre du Diocèse de Montréal; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 HISTOIRE DE MADAME DUCHESNE, fondatrice de la Société des Religieuses du Sacré-Coeur, en Amérique, par M. A. Brunet; un vol. in-8. Prix 30 cts.
 LEGENDES DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 MONSEIGNEUR PLESSIS, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LA PREMIERE CANADIENNE DU NORD-OUEST, par M. l'abbé Dugast, de l'Archevêché de St-Boniface; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 LE HEROS DE CHATEAUGUAY, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 CHRISTOPHE COLOMB, par un prêtre du Diocèse de Montréal; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 MONSEIGNEUR TACHÉ, Archevêque de St-Boniface, par M. L. O. David; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 VIE ABRÉGÉE de la Vén. Mère Bourgeois, fondatrice de la Congrégation de Notre-Dame; un vol. in-12. Prix 25 cts.
 TROIS LEGENDES, par J. C. Taché, un vol. in-16. Prix 25 cts.

LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



LORGE & C^{IE}

CHAPELIERS

PARISIENS



—21—

Rue St-Laurent
 MONTREAL.



P. HEMOND & FILS "L'ALBUM MUSICAL"

Fabricants de Chaussures
 1365, RUE NOTRE-DAME, 1365
 Près du Carré Dalhousie
 Donnent une attention toute spéciale aux Chaussures Fines, pour Dames et Messieurs.

L. C. de TONNANCOURT
 MARCHAND-TAILLEUR

1519 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.
 Vient de recevoir un assortiment aussi complet que varié de Marchandises Françaises, Anglaises et Eossaises.
 COUPE GARANTIE, ELEGANTE ET PARFAITE.

Recueil de Musique et de Littérature Musicale

Paraît tous les mois, 16 pages de musique et 8 pages de texte, musique d'orgue et piano, romances, chansons et chansonnettes des meilleurs auteurs.

PRIX D'ABONNEMENT : \$3.00.

Un numéro échantillon est envoyé sur demande moyennant 25 centimes.

A. FILIATRAULT & C^{IE},
 Editeurs-Propriétaires,
 25, Rue Saint-Gabriel, Montreal.
 Boîte 325, P.O.



PÂTE CHEVALLIER

Pâte de Gomme d'Épinette rouge du Docteur Chevallier.
 Enregistrée à Ottawa et à Washington.
 Supérieure aux Sirops de Gomme d'Épinette.
 25 cents la boîte.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

La Pâte de Gomme d'Épinette est de beaucoup supérieure au Sirop; elle est plus efficace, d'un goût plus agréable et portable.
 La boîte 25c. Demandez par la poste.

GOUDRON DE NORVÈGE

De la Pharmacie de Lyon.
 Cette Liqueur est plus efficace que le Goudron ordinaire contre les Bronchites et maladies de la Vessie.

50 cents le flacon.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Agents pour le Canada.

La Liqueur de Goudron de Norvège rapidement soluble dans l'eau, est reconnue par toutes les célébrités médicales comme le remède le plus infallible contre la Toux; le Catarrhe, la Bronchite et la Laryngite; elle est employée avec succès, depuis vingt ans, dans les hôpitaux européens. Demi-bouteille et bouteille, 25 et 50c.

Le Baume de Jeunesse DES DAMES

Pour embellir et préserver le Teint.

Cette préparation, d'un arôme délicieux, ne possède rien de commun avec les blancs de perle ordinaire. Loin de contenir aucune substance injurieuse pour la peau, le Baume de Jeunesse agit comme un excellent préservatif contre le froid et les gerçures du visage. D'une nature tout à fait adoucissante, il enlève les rides, blanchit la peau et la recouvre de cette fraîcheur toujours naissante qui est le juste désir des dames et demoiselles.

En vente chez tous les Pharmaciens.

Flacon d'Essai seulement 25 cts.

A VENDRE.

10,000,000

De Pieds de Bois de Sciage

De toutes épaisseurs, largeurs et qualités, préparé ou brut.

—AUSSI—

Lattes, Bardeaux, sciés et fendus, Bois de Charpente, en Pin et en Épinette.

A. HURTEAU & FRERE,

Coin des Rues Dorchester & Sanguin,
 MONTREAL.

LAVIOLETTE & NELSON, Pharmaciens,
 1605, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

CORYZINE

GUERISON RAPIDE DU RHUME DE CERVEAU.
 Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du Coryza.
 Enregistrée à Ottawa.

PRIX 25 CENTS LA BOITE.
 LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA POUDE CORYZINE, pour la guérison rapide du rhume de cerveau, enlève instantanément l'acuité du mal, et dégage la respiration. Demandez par la poste.

La Boîte, 25c.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

LE REMÈDE INFALLIBLE contre les Rhumes. La dose est donnée avec soin, pour enfants d'aucun âge.

PRIX 25 CENTS.

Enregistrée à Ottawa.

LAVIOLETTE & NELSON,
 Propriétaires, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR NELSON pour enfants et adultes. Le mode d'emploi et toutes recommandations sont donnés avec soin pour les enfants et adultes.

La bouteille, 25c.

E. A. D. MORGAN, B. C. L.

AVOCAT

Commissaire pour Ontario et Manitoba

112 RUE ST. FRS.-XAVIER.

Boîte B. P., 310.

Plumes Teintes en Noir

BRILLANT.

WILLIAM SNOW

FABRICANT DE

PLUMES d'AUTRUCHES

2025 Rue Notre-Dame, Montreal.

Plumes Frisées, Nettoyées et Teintes en toutes Couleurs.

30 DAYS TRIAL

DR. DYES

(BRYFOLK) (ATLANTA)
 ELECTRO-VOLTAIC BELT and other ELECTRIC APPLIANCES are sent on 30 Days TRIAL TO MEN ONLY, YOUNG OR OLD, who are suffering from NERVOUS DEBILITY, LOST VITALITY, WASTING WEAKNESSES, and all those diseases of a PERSONAL NATURE, resulting from ABUSES and OTHER CAUSES. Speedy relief and complete restoration to HEALTH, VIGOR and MANHOOD GUARANTEED. Send at once for Illustrated Pamphlet free. Address: VOLTAIC BELT CO., Marshall, Mich.

Typographie de Nar. Piché, 44 rue St-Louis.